Document generated on 07/11/2025 10:52 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Le premier repas

Jean-Philippe Gagnon

Number 90, Summer 2007

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3154ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gagnon, J.-P. (2007). Le premier repas. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (90), 49–54.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le premier repas
Jean-Philippe Gagnon

Ce temps de l'éveil m'a surpris une fois de plus comme ça, sans crier gare, la semaine dernière. Une mince fonte, à peine un demi-degré de gagné, un bouleversement atmosphérique des plus impondérables dut faire sentir son insensible action, une étonnante transformation dans l'inflexion du chant d'un oiseau dut moduler ma conscience, c'en fut néanmoins fait de la neurasthénie et de l'engourdissement de mes cinq sens. Oui, ça y était bien : à travers mes yeux, de pâles filets de lumière ! Ce qu'il y a de plus classique ! Puis, de nouveau offerts à ma vue, ces tableaux des membres de ma famille en pleine séance de pêche au Yukon, qui ne manquent jamais de catalyser chez moi une importante quantité de salive dans laquelle j'ai encore baigné longtemps. Bordel ! Un autre printemps me ramenait l'appétit. Il m'a fallu m'étirer. Bâiller. On peut dire que j'en ai pris du temps avant d'aller à la fenêtre, magnétisé alors par les doux effluves qui se dégageaient des devantures.

À faire le décompte, je ne serais pas étonné d'apprendre que mon cadran a sonné pendant au moins trois bonnes semaines, avant que me parviennent, indistincts d'abord, les accents sauvages de la station rock and roll, canal de choix qui, joint au travail de la nature, me fait certainement profiter, chaque année, d'un mois supplémentaire d'activité. Mais bien que j'aie trouvé le moyen de devancer ce réveil annuel, ce qui ménage un peu mes sournois désirs de table, j'avais ce matin-là déjà une faim sans nom, quasi douloureuse, et qu'il ne m'était plus aussi aisé qu'avant de satisfaire. Certes, comme tout bon citoyen, j'ai l'instinct de m'empiffrer en célébrant la venue des sèves. À cette fête heureuse, je me convie avec euphorie, et ce, bon an mal an. Cette année encore donc, j'allais participer aux grégaires activités de cette fête de façon bien normale, nonobstant cet insignifiant détail qu'elle n'était pas très communale pour moi, pauvre mammifère égaré, formidablement lettré, au cœur de la ville hostile tout en guirlandes. Voilà, cela est dit, mais sachez que ce sont les seules circonstances de ce récit qui me contraignent ici à

avouer que ma mère était une ourse, terme juste en vérité, si le lecteur veut bien fermer les yeux sur cette anomalie qu'elle ne fut pas la femelle d'un ours, mais d'un ermite érudit, quelque peu spécial et véritablement amoureux.

Ne soyez pas dégoûtés et laissez-moi, avant que de relater les événements qui entourent ma dernière aventure, surtout afin de devancer les jugements aveugles et précipités, spécifier qu'en montagne où je suis né, quoi qu'on puisse en penser, j'ai coulé des jours heureux. J'ai eu une enfance merveilleusement dorée, entouré que j'étais de mes parents réunis. J'eus la chance, en notre époque trouble où le divorce ravage les familles, d'avoir à mes côtés deux fabuleux modèles qui m'ont toujours épaulé. De mon père, je reçus une éducation exemplaire, apprenant tour à tour le grec, le latin, l'hébreu, parachevant mes rêveries et connaissances par la lecture de Pline l'Ancien, de Plutarque, d'Érasme, enfin par l'étude approfondie et assidue des textes fondateurs. Ma mère, quant à elle, me combla de ses caresses, m'apprit la pêche, les rudiments de la vie en forêt, les coutumes de ses ancêtres, sans pour autant éviter de me transmettre, pour mon plus grand malheur, ce brin d'extravagance qui me cause tant d'ennuis depuis que je suis en ville.

Quoi qu'il en soit aujourd'hui, du temps que je fus loin du regroupement des hommes, je ne connus pas de mésaventures. Comme je l'ai dit, je fus membre d'un clan uni, guidé par le respect du prochain, récoltant les fruits du bonheur bourgeois. Ma mère apprit à parler, encouragée par l'amour de mon père et ses herculéens efforts didactiques. Celle-ci à son tour enseigna la langue à mes oncles et à mes tantes, si bien que nous eûmes des dîners mémorables, des Noël comme toutes les familles normales. Bien sûr, tout ne fut pas parfait. En dépit de sa grande civilité, ma famille vécut sa part de tragédies. Je me rappelle qu'un jour, un braconnier venu du village et qui rôdait parfois dans les environs s'approcha trop près d'un de mes demi-frères, ourson pure laine encore au berceau. Ma mère fut folle de rage. Vite elle sortit des buissons, bavante, grognante et, péremptoire, elle menaça : « Assassin sur qui le sang des miens a trop souvent coulé ! Fais demi-tour maintenant au risque de voir l'ombre couvrir ton visage ! » Jamais je ne vis homme courir si

vite. Jamais plus je ne le revis dans les parages. Au vrai, nous allions tous oublier ce petit incident quand, deux semaines plus tard, un quotidien de la région avoisinante nous annonça le suicide d'un villageois ayant perdu la raison, diagnostiqué fou par les gens de son village qui l'entendaient toujours ressasser les mêmes détails de sa petite expérience avec ma mère. Nous reconnûmes notre homme par ces dernières paroles qu'on entendit de lui et que le journal rapportait : « J'vous jure, merde ! J'ai vu une ourse qui parlait, habillée en paysanne et en plus qui fumait, pas plus loin que là-bas sur l'autre versant de la montagne ! J'suis parti, mais j'ai pu voir toute la tribu de loin… qui prenait le thé ! Vous croyez que j'ai du temps à perdre à raconter des histoires rigolotes ? »

Toutefois, en dépit de quelques mésaventures dispersées de ce genre, qui furent, admettons-le, la directe conséquence de ce don de parole qui singularisait tout son pan maternel, ma famille fut à l'écart de tout trouble considérable. Mais je fus, quant à moi, parmi les hommes, bien moins à l'abri de la déréliction, et ce, pour des raisons tout à fait contraires. En ville, ce sont les relents d'animalité de ma nature qui m'ont tant chagriné en attirant fatalement au-dessus de ma tête les foudres de mes contemporains. C'est ainsi que chaque printemps, alors que le temps pour moi est à la boustifaille, je ne peux m'empêcher, tant j'ai l'estomac creusé par de nombreux mois d'hibernation, de me jeter tel un goinfre sur les récoltes des marchés, sinon de m'acharner sur d'innocents caissiers, afin d'obtenir matière à rassasiement. Au commencement, il me fut assez simple de parvenir à mes fins. Rugissant un peu, exhibant ces dents proéminentes dont je suis l'héritier, effrayant d'innocentes jeunes filles en me faisant vomir, je pus sans trop d'efforts me nourrir suffisamment. Mais le jour vint où l'on me reconnut dans un quartier, puis dans un autre, où l'on me guetta sérieusement, si bien que je fus pourchassé un matin par une bande de citadins en colère. On me passa les menottes, on m'interrogea, puis je fus relâché à cette seule condition que je me trouve du travail, bref, que je devienne l'un des leurs, tout ce qu'il y a de plus intégré.

Maintenant, vous vous demanderez probablement comment il se fait que je me sois mis dans un pareil pétrin, moi qui, comme je

vous l'ai déjà mentionné, suis parfaitement éduqué, savant, moi qui possède, de par mon éducation, le plus haut degré de sagesse qu'il soit possible d'atteindre à une créature dont la moitié de l'être tient de l'ours. Je serais donc capable d'exercer un métier ! À cela je vous réponds sans difficulté que ma pauvre nature est marquée d'une dualité inéluctable. Mon côté humain, s'il en est un, jamais n'éclipse totalement la bêtise voire la sauvagerie de l'ours en moi. À la suite des recommandations de la police, acculé, au pied du mur, j'entrepris donc de me trouver un emploi. Je devins avocat. C'est là une chose que je n'aurais jamais dû tenter ! C'est ce qui m'a précipité au fond du gouffre ! D'abord, tout alla à merveille : ma verve en épata plus d'un, elle subjuguait mes opposants, me gagnait la faveur des juges. Je montai les échelons jusqu'à atteindre la renommée. Ainsi, je faisais condamner les criminels les plus dangereux du pays, quand vint le fameux procès d'un cannibale en série sur lequel on venait de mettre le grappin. Tout se déroulait très bien malgré les preuves insuffisantes. Je séduisais le jury. Mais lors de la troisième semaine, exceptionnellement froide pour la saison, fatum terrible ! l'un des membres de ce jury garda sur lui un magnifique manteau de vison. J'eus beau tenter de me raisonner, de me concentrer sur la plaidoirie, je m'élançai malgré moi sur le banc pour le flairer, bavant en chemin des litres sur le tapis devant l'audience qui clamait. L'avocat de la défense, ahuri, ne se retint pas non plus : « Objection ! Objection ! Votre honneur ! L'avocat de la couronne n'a pas le droit de lécher un membre du jury ! Votre honneur, objection ! » Le juge alors se mit à frapper fortement et sans répit avec son gros marteau afin que je reprenne ma place. Les membres du jury autour de moi s'inquiétaient. On entamait des prières, on appelait au secours en m'entendant grogner. Sous l'accumulation des bruits, j'explosai d'une colère abominable. Violent, je mordis à pleines dents dans la fourrure et me retournai vers Son Honneur qui tonitruait. Je lui dévorai la tête en entier avant de m'enfuir sous une pluie de projectiles pendant que le cannibale pleurait de peur sur le banc des accusés.

Et c'est depuis ce jour que j'erre, recherché aux quatre coins de la ville, que je me cache, me déguise une fois le printemps venu pour

quérir ma nourriture. Eh oui, j'ai ce regard fermé au monde qu'ont les exilés !

Aujourd'hui encore, je me travestis pour n'être pas reconnu. Question excentricité, je l'avoue, je suis inspiré à bloc. Mais ai-je vraiment le choix ? J'ai trouvé la semaine dernière un costume idéal dans un commerce tout près : un sombre ensemble de juive hassidique, perruque comprise. Il devrait me permettre de passer totalement incognito. Alors, une fois ma métamorphose complétée, débordant d'énergie, je sors, fin prêt pour le coup du siècle. Décidément, les talons me causent quelques difficultés, mais j'y arrive enfin et me dirige vers la banque avec une grosse banane mûre à souhait volée chez l'épicier. J'entre d'abord tout ce qu'il y a de plus discret puis, le fruit braqué sous ma veste, j'annonce ma couleur : « Tout le monde à genoux, bande de chiens sales ! J'explose la tronche du premier antisémite qui me met des bâtons dans les pattes ! Et sa mère ne le reconnaîtra pas ! Et ça giclera sur les murs ! » Alors, ça s'exécute. Mais cependant que j'ordonne qu'on me tende le contenu des tiroirs, un client dans l'angle aperçoit la banane à travers ma boutonnière. Sans tarder, le voilà qui me dénonce. Putain, les ennuis recommencent ! Il faut me dépêcher. Je prends autant de sacs à main que possible avant de sortir à toute vitesse et de m'engouffrer dans le quartier juif.

Je marche vite, avec peine, toujours à cause de ces foutus talons. Surtout, ne pas avoir l'air trop louche. J'emprunte une avenue plus achalandée. Dans un des cafés du coin, j'aperçois une jeune fille, crayon à la main, avec un thé et une feuille de papier blanc devant elle sur une table. Depuis le début de la semaine, je la vois assise là, en passant sur le trottoir à toute vitesse, bizarrement toujours après un délit, qui me fixe comme si elle voulait me voler mon âme. Justement encore, elle est sur le point de me remarquer ! Vite, comme chaque fois, baisser les yeux ! À la fin, elle est drôlement étrange ! Peut-être se doute-t-elle de quelque chose ! C'est peut-être un agent fantôme ! En proie à la paranoïa, j'accélère le pas. En dépassant la vitrine, j'entre en collision avec une des poussettes pour bébés dont la rue est bondée. Zut ! j'ai perdu la perruque ! Le poupon tombe sur le sol ! La maman juive est outrée. Juste le temps de

lui donner le môme et de traverser la rue. J'ai des déluges de sueurs froides dans le dos rien qu'à penser aux yeux écarquillés de cette mère en colère. Ils sont sûrement tous au courant du subterfuge à l'heure qu'il est ! Vous parlez d'un moment ! Et si les flics arrivaient ! Je pénètre en trombe dans la boulangerie pour passer ma commande et en finir enfin avec ce cauchemar ! Bon Dieu, si je sors indemne de cet épisode, je promets que je me ferai dompter. J'irai au zoo s'il le faut ! Si vous le permettez, je retournerai dans ma forêt natale à tout jamais, on n'entendra plus parler de moi. Voilà qu'enfin l'employé au comptoir me tend mes caisses de schnitzels pour le mois. Je m'apprête donc à sortir mais, en me retournant, je tombe nez à nez avec cette fille du café qui me dévisage comme si j'étais le grand rabbin ! « Elle me suit, merde ! » que je me dis alors. Non, ce n'est pas le moment de me transformer en statue de sel. Je m'enfuis dans la rue en vitesse tandis qu'elle me regarde filer le long du trottoir.

Oui, j'ai pris la route. Depuis, je me suis détendu un peu, j'ai déballé le paquet et me suis envoyé en grognant une bonne douzaine de ces chefs-d'œuvre de la boulangerie. Ce soir encore, près de la frontière, je ferai un somme pour rêver sans hésiter à un incroyable festin. Nous aurons au menu de fabuleux et juteux cochons rôtis. Seront présents mon père, ma câline maman, l'anthropophage en probation, cette juive dont j'ai fait tomber l'enfant, mais aussi tous ceux à qui j'ai pu un jour ou l'autre faire du mal sans le désirer vraiment. Réconcilié avec mon entourage le temps de ce rêve, je serai plus à même d'affronter de nouveau les défis qui jalonnent le parcours de mon existence.